JEAN DE LA VARENDE

GEOFFROY HAY

COMTE DES NÉTUMIÈRES

1885-1907



Présence de La Varende

MM

Cette édition originale
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de La Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés de 1 à 400

15 exemplaires de chapelle sur vélin d'Arches
réservés à des hommages.
numérotés de I à XV.

EXEMPLAIRE
sur Rives Classic

N° 068

1885  1907

GEOFFROY HAY
COMTE DES NÉTUMIÈRES
1885-1907

JEAN DE LA VARENDE

GEOFFROY HAY

COMTE DES NÉTUMIÈRES

1885-1907

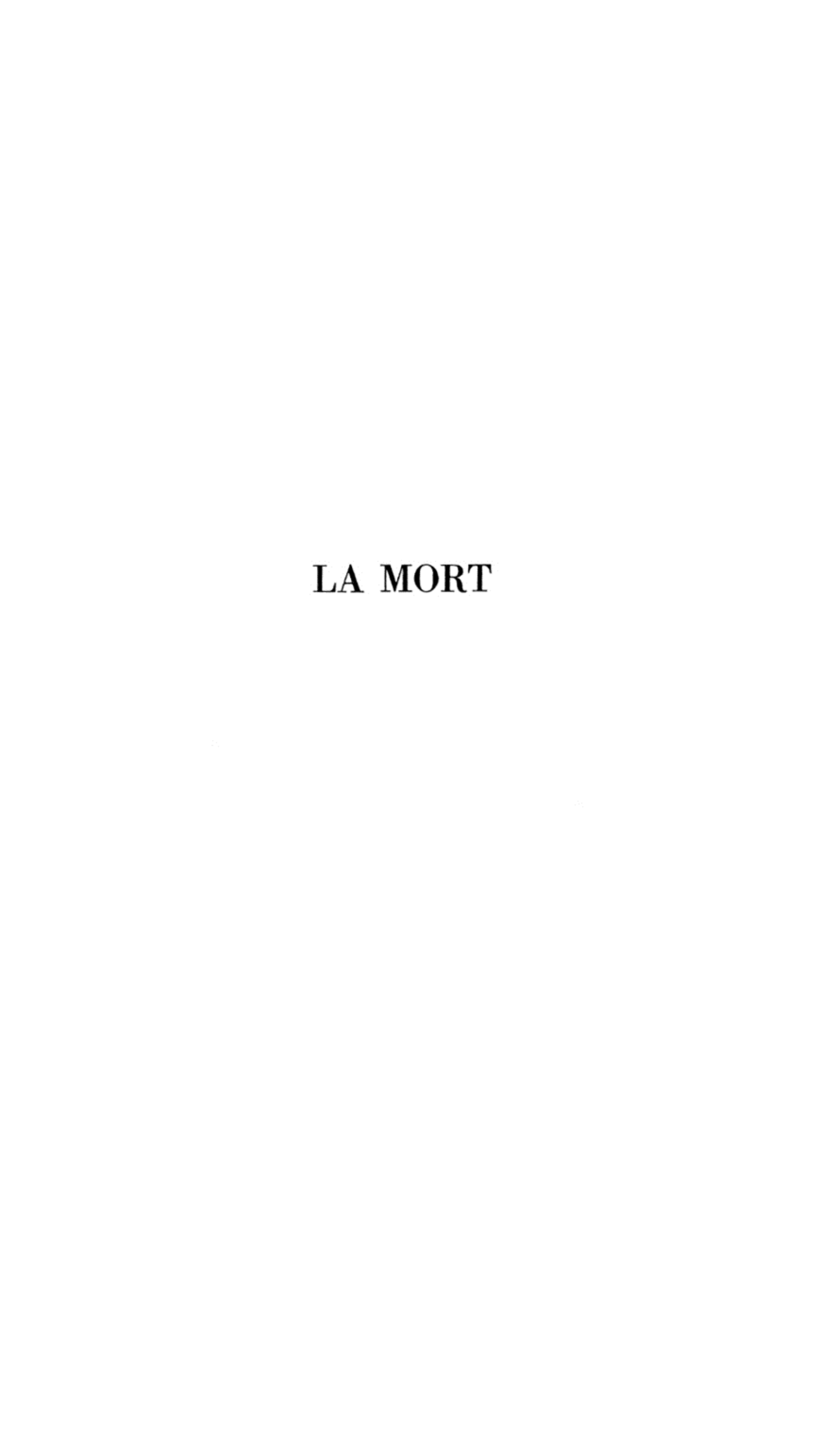


Présence de La Varende
MM

La marquise Hay des Nétumières indique dans ses souvenirs parus en 1942 que ce texte émouvant, paru anonymement en 1908 et tiré à peu d'exemplaires réservés aux amis et à la famille, a été écrit par Jean de La Varende en souvenir de son ami Geoffroy.

POUR CEUX QUI L'ONT AIMÉ,
POUR PROLONGER L'AMITIÉ
QUI NOUS LIAIT,
POUR CEUX-LÀ AUSSI QUI COMPRENNENT
LA BEAUTÉ DANS LA MORT,
J'ÉCRIS CES LIGNES.

AVRIL 1908.



LA MORT

LA veille de Noël, Geoffroy des Nétumières partit pour Rennes ; le matin, il voulait aller se confesser, afin de communier le soir, à la messe de minuit.

Il revint au commencement de l'après-midi. Comme il jeûnait pour la vigile, il ne voulut rien prendre, et, causant avec ses parents, il parlait de ses voyages passés, de ceux qu'il allait entreprendre, de l'Allemagne, qu'en février il comptait revoir...

Vers quatre heures, Geoffroy sortit pour chasser les ramiers qui venaient, le soir, par bandes nombreuses, s'abattre sur les bois. Il emmena un garde, à lui particulièrement dévoué, Gustave Pineau. Il se mit à l'affût : le garde le dépassa pour lui rabattre les pigeons.

C'était à quelque distance du château ; Geoffroy guettait, la tête levée...

... Il était cinq heures, la nuit tombait...

Le garde alors — voici l'horrible chose — entendit une détonation sourde, étouffée et comme lointaine, puis un cri faible. Très effrayé, il arriva en courant ; il vit son maître couché, la main sur le côté, excessivement pâle, et il y avait plein de sang sur l'herbe... Il s'affola. Geoffroy lui dit, très calme : « Ma famille... Un prêtre... » Alors, il partit vers le château.

... Le voyant dans cet état, M. des Nétumières espéra qu'il exagérait l'accident. En courant, il arriva près de son fils, et Geoffroy, avec une énergie surhumaine, lui enleva son espoir. « Je me suis pris le pied dans une racine ; je suis tombé sur mon fusil, qui est parti sous moi... C'est au côté... Je vais mourir. » Et il disait ces choses atroces, simplement, à mi-voix.

M. des Nétumières le prit dans ses bras et l'emporta vers Monbouan...

... Mme des Nétumières avait été prévenue et toute sa famille était autour de lui.

... La nuit était complète...

... Il ne se plaignait pas... Déjà il avait répondu à son père : « J'ai fait mon acte

de contrition ; je vous demande pardon de la peine que j'ai pu vous faire. » Puis il avait ajouté, montrant l'élévation de son caractère : « J'aurais été heureux de mourir pour Dieu et pour le Roi : mais c'est triste de mourir pour un vulgaire accident de chasse. »

... Il demandait aussi pardon à sa mère...

Enfin, on le transporta dans le château, près du salon. Il était à demi étendu sur une chaise longue, dans une haute pièce violemment éclairée : et seul il était calme au milieu de sa famille et de ses domestiques en pleurs. Il regardait tout le monde, de ses yeux agrandis par la douleur, et sans faiblir, s'associait aux prières. Il demandait à la Vierge Marie de l'aider à bien mourir...

... Le recteur de Moulins arriva bientôt : il le confessa de nouveau, puis lui administra l'extrême-onction. Mme des Nétumères lui faisait baiser son scapulaire, qu'il portait toujours, et réciter ses actes de foi, d'espérance et de charité...

... Le scapulaire était taché de sang...

... Il répondit aux prières presque jusqu'à la fin : et pas une fois, pas une, lui qui avait la vie si belle devant ses pas,

lui qui l'aimait tant, ne fut attendri du regret de la quitter...

... Il se soumit sans rien dire aux soins des médecins qui s'afforçaient de prolonger son existence...

... Il était près de six heures...

... Mme des Nétumières, le soutenant dans ses bras, continuait ses exhortations...

... Geoffroy, un peu plus penché en arrière, et les yeux fermés, avait l'air de sommeiller...

... Les invocations se poursuivaient...

... Et il s'était endormi, dans la paix du Seigneur, pour l'Éternité...

. . . .

. . . .

L'héroïsme calme de cette mort de gentilhomme et de chrétien d'antan m'a semblé dominer la vie de Geoffroy des Nétumières ; elle m'apparaît comme une explication, une ratification solennelle de ses paroles et de ses actes, et je crois que sur tous les souvenirs qu'il aura laissés, planera la mémoire de cette grandeur simple et de cette foi.

Il est mort à vingt-deux ans, en pleine force, en plein bonheur, n'ayant jamais connu, je crois, un chagrin bien réel, et goûté de la vie que juste le nécessaire

pour désirer la mieux connaître. Et il ne jouissait pas du bonheur négatif, de celui qui simplement ne souffre pas. Non ; chaque instant lui procurait des émotions, des sensations rares ou exquises, qui entretenaient perpétuellement le feu de sa joie.

Aussi, comme il aimait la vie ! Il la dégustait pour ainsi dire, et, par instant, y buvait à grands coups, voulant en jouir et l'absorber.

L'avenir s'ouvrait magnifique et resplendissant devant son espoir ; la situation prépondérante de sa famille, jointe à sa valeur personnelle, lui permettait de tout espérer : il ne voyait pas de rêve qui lui fût impossible de réaliser ; et, par moments, il s'effrayait du bonheur qu'il pourrait avoir...

Et voici que, en quelques minutes, il consentait le sacrifice de toute cette joie...

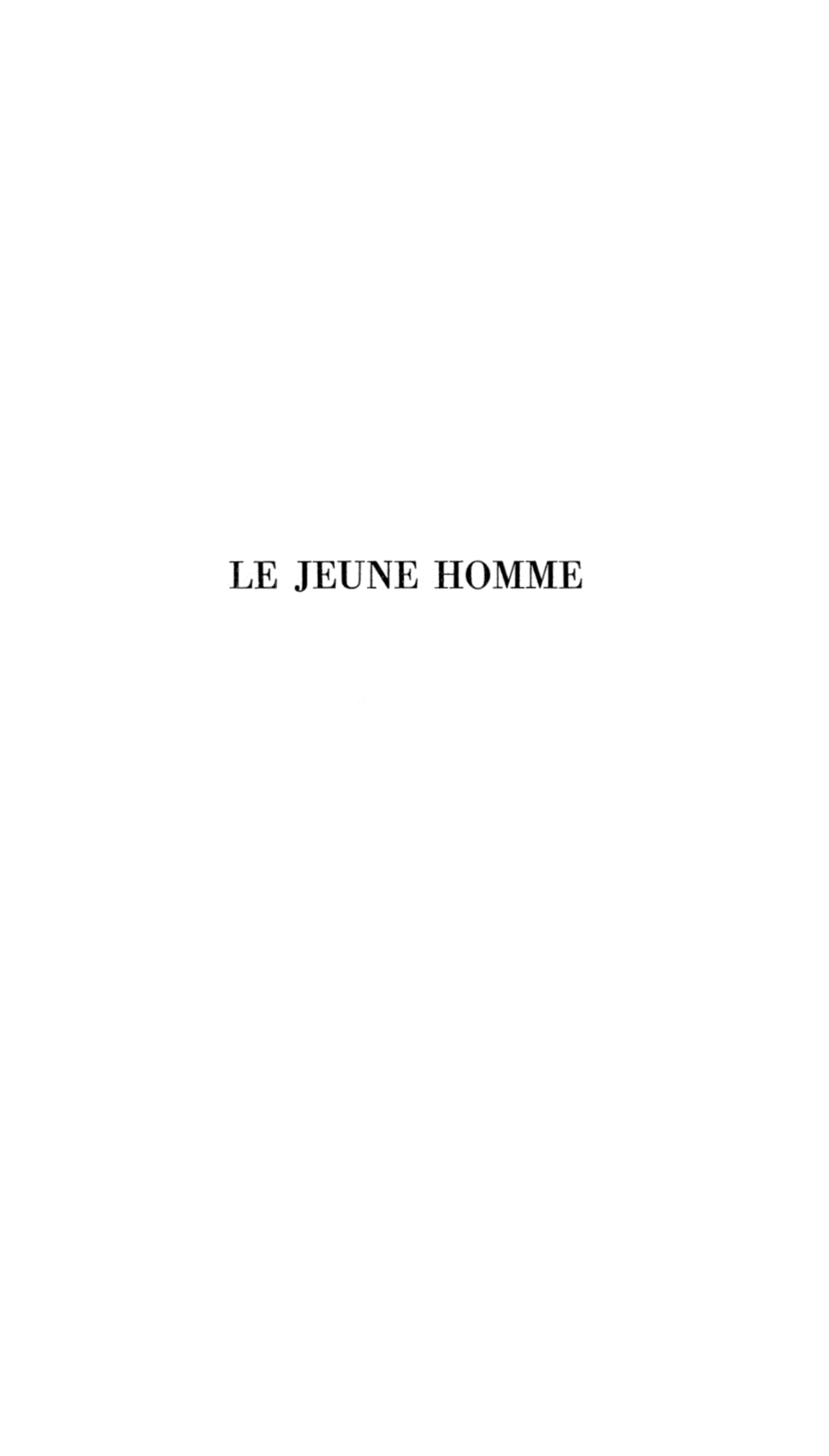
... Il aimait passionnément la vie, c'est vrai ; mais dans ce qu'elle révèle de force, de beauté, d'enthousiasme : et c'est ce qui lui faisait rêver une mort belle et utile, en pleine jeunesse, subie stoïquement pour une noble cause... Nous le savions bien, nous, ses amis, qu'il ne pouvait mourir autrement qu'il ne fit...

D'ailleurs, il semble que Dieu l'ait prédestiné à cette issue funeste. Il l'avait, en effet, doué d'une sensibilité extraordinairement vive qui, tout le temps vibrante, lui permit peut-être, dans sa brève jeunesse, de vivre plusieurs existences ; de plus, lui ayant enraciné au cœur une foi profonde, malgré tout directrice, le Seigneur lui donna ainsi cette force, ce courage, aux instants suprêmes...

Geoffroy possède sans doute, maintenant, un bonheur supérieur à tous ceux de la terre, et c'est en songeant à son charme, au rôle qu'il aurait pu tenir, que nous avons le droit de pleurer...

Une phrase des *Vierges aux Rochers*, qu'il aimait pour la vie puissante contenue dans ce livre, maintenant m'obsède : Le Vinci apprenant la mort d'un jeune homme qu'il aimait, écrit tristement : « Jamais fer aveugle ne trancha plus grande espérance. »





LE JEUNE HOMME

IL prépara sa rhétorique au collège Saint-Vincent, à Rennes...

Dans un besoin très grand d'activité, aussi bien physique que morale, dans une perpétuelle recherche de sentir plutôt que d'approfondir, il travaillait peu, les matières imposées surtout.

C'était un enfant gai, sensible et léger.

Son entrain était perpétuel ; il comprenait de façon étonnante les bizarreries qui souvent naissaient des choses et des êtres, et il savait les mettre en valeur de façon si précise et si intense, avec des mots tels et une telle expression, qu'il était impossible de ne pas partager sa gaieté.

... Cependant, comme son ironie n'était qu'amusée, jamais méchante, et parce

qu'on le sentait bon, on lui pardonnait son esprit.

Il lisait aussi, énormément... oh ! ces lectures, il en était passionné ; — les poètes surtout l'enthousiasmaient... Lamartine, José Maria de Heredia, Leconte de Lisle, que, plaisamment, en bon rhétoricien, il nommait les « Maistres du chœur ».

... Et cela lui donnait la fièvre d'écrire. Il prenait des sujets dans les livres et les traitait à sa façon. Je me souviens qu'il interprétait ainsi « l'Homme qui a perdu son ombre » et non sans originalité...

Je le vois encore l'écrire, tout en haut de la classe, son grand corps cassé en deux, tout appuyé sur la table, sa main fine, longue, et pourtant très robuste, courant fébrilement sur le papier...

Il était malheureux, seulement, que ce fût pendant « l'explication grecque » ; le « Criton » l'avait laissé indifférent...

... Mais oui ! Il se rendait compte qu'il avait tort... alors, c'étaient de grands coups de collier, des versions « piochées » ; mais, au bout de quelque temps, les poètes l'emmenaient dans les régions merveilleuses de leurs rêves...

Malgré tout, il avait déjà un grand fonds de sérieux qui se décelait par des

mots étonnants à cet âge, et qui sont restés à ceux-là qui les entendirent. Comme je lui demandais compte de son estime spéciale pour un de nos camarades : « Il a pour lui, me répondit-il, une dignité extraordinaire. C'est une très belle chose que la dignité, et je voudrais en acquérir. Je la considère seulement comme l'effet perpétuel, au dehors, d'une belle vie intérieure et non comme cette distinction que peuvent donner une certaine mesure et une certaine réserve gardées seulement pour le monde. »

Il parlait aussi quelquefois de Dieu, de l'âme, de l'Église, et la fermeté de son affirmation et la gravité qu'il revêtait soudain montraient bien par le contraste avec sa légèreté habituelle, la solidité inébranlable de sa croyance...

Tel que, tous l'aimaient dans ce milieu, en somme composé d'éléments assez disparates, auquel il s'était imposé par son expansion joyeuse, sa vivacité et sa camaraderie franche ; d'ailleurs, il allait à tous avec la même simplicité et suivait sa sympathie sans se préoccuper d'autre chose. Aussi le regrettait-on bien quand il partit de Saint-Vincent, pour aller à Paris chez les Jésuites. Une perquisition brutale y détermina la fin de son séjour ; Geoffroy,

tout vibrant, sans plus se soucier d'autre chose, écrivait : « Quoi qu'il arrive, nous ne quitterons jamais les Pères » ; mais en considération du but, il fallut le faire revenir. Il passa son examen et ce fut avec la mention « assez bien ». Alors il partagea son temps entre Monbouan et Rennes. — En se montrant tel qu'il était, de façon aussi simple et aussi dénuée de morgue, il se fit de plus en plus d'amis ; il en eut un nombre réellement incroyable. Aussi ses parents savent combien furent nombreux ceux qui partagèrent leur immense deuil et leur affliction.

Les témoignages de sympathie douloureuse affluèrent à Monbouan, de tous les mondes, et qui plus est, de tous les partis. Entre autres, la chapelle où il reposait fut jour et nuit remplie des paysans et des fermiers de Moulins, spontanément venus prier pour le repos de l'âme de « Monsieur Geoffroy », eux qui attendaient tant de sa vie...

Ses qualités s'amplifiaient, se magnifiaient presque... Sa jeunesse allait entrer en pleine floraison...

. . . .

. . . .

Le mouvement ascendant de ses facultés fut extrêmement favorisé par de grands

et beaux voyages. Ils élargirent sa vision déjà claire du monde extérieur, lui donnèrent cette pondération qui naît du contact des hommes et le formèrent tel qu'il fut au moment de sa mort, infiniment sensible aux choses d'art.

Son premier voyage, voyage d'Italie, fut pour lui un enchantement, la « radieuse Italie », comme il la nommait, l'avait pénétré jusqu'à l'âme. Il disait qu'il était sorti de lui-même, de sa personnalité, et qu'il n'était plus que « des yeux » ; que, — c'était sans doute le milieu, — « tout lui paraissait digne d'être remarqué, et une infinité de choses d'être admirées ».

Il fixa en de très belles photographies les endroits où sa personnalité avait le plus vibré. Il sentait, d'ailleurs, qu'elles avaient une valeur réelle, ces photographies, car, un jour, il me dit sérieusement : « C'est, en somme, la meilleure chose qu'il resterait de moi à ma famille, si je venais à mourir maintenant. » Dans ces musées italiens, il aurait voulu toutes les copies ; et pour les types caractéristiques de Rome, à chaque pas, il regrettait de ne pouvoir, « celui-là encore, celui-ci surtout », le faire entrer dans sa collection.

Enfin, il fallut revenir : mais c'était avec un désir de retour fort et prenant comme une nostalgie et comme un grand éblouissement, un jaillissement de clarté au cœur, au seul nom d'Italie...

Il possédait maintenant un esprit complètement ouvert aux révélations du beau, et une âme tendue comme une corde sonore, prête à recevoir toutes les vibrations qui passent...

Et ce qui faisait le charme de sa compagnie, c'était sa façon de donner la vie à ses sensations, de les exprimer avec une telle intensité qu'elles devenaient vôtres...

C'est aussi à ce moment que la musique se révéla à lui ; avec l'ardeur inextinguible qu'il mettait partout, il en devint bien vite passionné ; et, dans sa chambre encombrée, il allait, errant devant ses photographies, touchant ses bibelots qui s'amassaient, avec des « airs » perpétuellement sur les lèvres, chantés d'une voix grave, un peu sourde et singulière...

. . . .

. . . .

Chose étrange, il ne parlait jamais très fortement de ses projets d'avenir : on aurait dit « qu'il ne voyait pas la vie devant lui ». Ses amis se le rappelleront comme moi : ses rêves étaient toujours

conditionnels, subordonnés à la continuation de ses jours...

La vie ! Il n'y tenait pas, d'ailleurs ; il ne demandait qu'à « parvenir jusqu'à trente ans ; et encore, c'est trop tard », disait-il. « Maintenant, la vie m'apparaît toute dorée, et il me semble que je m'en vais dans un grand, un immense jardin de fleurs, ou bien dans un musée débordant de choses rares et merveilleuses... »

Et puis, devant cette félicité, il avait peur de ce que lui réservait l'avenir. Il songeait qu'il disperserait ses belles illusions, ses amis aussi ; et qu'alors il lui faudrait s'en aller, sous un faix accablant de devoirs sans nombre, jusqu'au bout...

La brièveté de la vie et sa fugacité, quelquefois ausi, l'étreignaient ; et alors c'était la mélancolie de sentir tout près de soi un passé déjà long, de se dire qu'il en serait toujours ainsi, même dans la dernière vieillesse, la vieillesse la plus extrême...

« Aussi, mon Dieu, écrivait-il, vaut-il mieux mourir jeune, le cœur encore tout bruissant de joies et le cerveau plein de rêves ; s'en aller vers Dieu comme

... le nourrisson qui s'endort
Dans la belle vesprée, et pour une aube meilleure.

Au moins on lui apporte le mérite d'un sacrifice réel. »

Il était, au reste, sûr qu'il saurait bien mourir ; seulement, il aurait aimé à tomber pour une belle cause, pour quelque chose d'utile. Il résumait tout cela en disant « pour Dieu et pour le Roi ».

Il nous a répété vingt fois ces choses, qui, maintenant, prennent une grandeur presque prophétique et auxquelles sa mort a donné une confirmation solennelle.

. . . .
. . . .

La foi de Geoffroy ne s'était nullement affaiblie pendant cette période de l'adolescence, la plus dangereuse, dit-on...

Il y revenait toujours.

Il gardait intacte sa croyance « dans la dernière chambre de son cœur », et sa conception catholique s'était seulement agrandie, suivant le développement de son intelligence.

... Il en comprenait l'extrême importance au point de vue personnel et social. « C'était, m'écrivait-il, le moyen de vivre heureux, puisque l'esprit catholique est la résignation, l'acceptation pour soi-même et le dévouement pour autrui, dans la suprême espérance d'un bonheur infini. » Et encore : « Un homme vraiment

croyant, avec les secours qu'apportent la religion et l'idée du ciel ne devrait pas être malheureux. » Et il admirait la façon merveilleuse dont la religion soutient les courages et leurs efforts, même dans leurs buts humains. « Qu'y a-t-il de meilleur que le retour en soi-même et la méditation et le recueillement, placés à la base de la pratique catholique, pour permettre à l'esprit hésitant de rassembler ses forces, et au puissant de les diriger ? » — « L'habitude de la prière, celle du cœur, doit donner au catholique presque nécessairement une sensibilité vibrante, et devrait presque toujours en faire un artiste. »

Ses lectures, faites au seul point de vue de l'art, l'emmenaient parfois dans des parages dangereux, mais comme il le répétait. « Quand le livre attaque ma foi, je passe et ne veux point m'arrêter. »

Il pratiquait régulièrement, mais ce n'était pas seulement l'utilité de la religion catholique qui le guidait ; il était croyant de cœur comme de raison. Il parlait du soulagement extraordinaire de la confession, il s'indignait des attaques au dogme et contre la religion... en un mot, il avait une foi, solide, impulsive et éclairée.

Et puis aussi, c'était, dans la religion, cette tradition merveilleuse, ces cérémonies splendides, au sens symbolique et profond, cette musique plus qu'humaine, c'était, pour formuler, une conviction profonde, s'amplifiant des sensations reçues, souvent jusqu'à l'exaltation.

C'est ainsi que, tout révolté du caractère odieux de « l'inventaire », il fut un des premiers, des plus ardents à décider et à soutenir la défense de l'église Saint-Sauveur à Rennes, et qu'il partait, avec plusieurs de ses amis, décidé à mourir plutôt que de laisser l'agent gouvernemental entrer dans la basilique de Sainte-Anne. Ils étaient avec Monsieur de Charette, et ce n'était point, comme on l'a vu quelquefois, vaine gloriole ou pur snobisme, c'était grand et c'était simple comme un épisode de chouannerie. — Ils avaient leur fusil, des cartouches. On s'était confessé ; on avait communié... Puis ils étaient partis.

Quand ils revinrent, Geoffroy me dit que, vraiment, il regrettait cette occasion de bellement sortir de la vie.

. . . .

. . . .

Pourtant, il ne faudrait pas s'imaginer qu'il fût devenu mélancolique. Il était

d'une activité trop grande, il sentait trop vivement ; les enthousiastes connaissent peu la mélancolie, s'ils pleurent parfois.

L'impression générale qu'il a dû laisser à ceux qui l'ont peu connu doit être, sans doute, celle d'un jeune homme expansif, « en train », ordinairement ironique et toujours très gai.

Nous savons, nous, ses amis, qu'il y avait de la profondeur, sous cette surface brillante ; nous savons que ce rire, qui naissait d'une perception rapide, cachait souvent un attendrissement, et que, si, parfois, c'était un masque, jamais ce ne fut une cuirasse. Ainsi, les vies mesquines et petites, dans leurs pauvres détails, le faisaient sourire, mais peu à peu, il s'assombrissait et bientôt c'était presque une souffrance.

Nous savions aussi combien il pouvait aimer ; son amitié s'ingéniait pour nous en recherches exquises, et souvent, avec émotion, il nous a dit sa tendresse pour ses parents, tendresse charmante qui le rendait, pour eux, confiant comme avec d'autres lui-même... Et pourtant rien n'échappait à son coup d'œil, pénétrant à l'extrême ; en deux mots, il démontait un homme ou un acte et vous ouvrait des perspectives qui s'en allaient, très loin,

réunir dans la vérité leurs lignes amusantes et tristes.

Cette singulière sensibilité lui permettait d'être à son aise dans quelque compagnie que ce fût, et le rendait agréable à tous.

Car, réellement, ce fut un charmeur, dans toute la force du terme — tous ceux qui l'approchaient l'aimaient dans sa diversité, les physiques comme les cérébraux — : les premiers trouvaient chez lui cette expansion joyeuse qui le faisait toujours souriant, cette endurance, cet amour de la fatigue qui le tenait à cheval, l'emmenait à la poursuite du gibier, des heures et puis des heures, cette camaraderie simple, qui tranchait toutes les distances d'une poignée de main et même d'un tutoiement. Quant aux autres, ils avaient la surprise d'y rencontrer un compagnon de leurs plus subtiles rêveries, un appréciateur très fin, comme un correspondant charmant, et souvent même un initiateur.

Il eût bien tenu sa place, à la renaissance italienne, parmi ces « hommes complets ».

Lui aussi, toute une journée, eût combattu ou porté le faucon et, en rentrant,

se serait absorbé jusqu'à voir venir l'aurore dans un chapitre du « Dante ».

. . . .

. . . .

Son amour des livres avait encore augmenté, les derniers mois de sa vie. Il les aimait pour eux-mêmes, comme un bibliophile, et pour ce qu'ils recèlent, comme un lettré. De ces premiers amis, les poètes Heredia et Leconte de Lisle gardaient surtout leur prépondérance ; le premier, pour la beauté presque plastique de sa forme, et le second, pour la vie formidable qu'il évoque avec somptuosité. La vie, l'expression de la vie, voilà ce qui, surtout, l'attirait en littérature, et quelle qu'elle fût, passionnée, violente, tourmentée ou mystique, humble et calme, vie sensuellement élevée du *Lys Rouge,* vie puissamment volontaire des *Vierges aux Rochers,* vie condensée et trop vraie de Bourget, ou bien la vie mystérieuse et si étrange des *Livres de la jungle.*

Il vivait ses livres dans la réalité, cherchant autour de lui leurs types et plaçant leurs actions dans des paysages déterminés...

C'est à cette période de sa vie qu'il accomplit son voyage d'Allemagne. Il voulait acquérir, s'augmenter, et il disait que

la possession d'une langue étrangère double en quelque sorte la personnalité d'un homme.

Il partit.

La discipline allemande l'amusa d'abord, en l'énervant un peu, lui, le « libre » par excellence ; mais bientôt ses lettres montrent une admiration involontaire pour cette énergie, admiration très combattue, « parce que, disait-il, je suis vingt fois plus français qu'en France, une raillerie sur la France qui me fait sourire d'ordinaire, ici, me mettrait aux cent coups ».

L'art allemand fit sa conquête avec Dürer. Mais comme il l'exprimait justement : « En Italie, c'est mon cœur qui est séduit ; en Allemagne, ma tête »... « Pourtant les quatre évangélistes de Dürer forment le tableau qui, jusqu'ici, m'a peut-être le plus frappé. »

Quoi qu'il en soit, maintenant qu'il ne reste plus, hélas ! qu'à réfléchir et se souvenir, le principal bénéfice de ce voyage d'Allemagne fut, je crois, qu'il en rapporta une confiance invincible en la puissance de la volonté, une admiration très grande du labeur, et la persuasion du bonheur qui en résulte : « Je sens, écrivait-il, l'absolu besoin du travail et de

l'occupation... ; dans quelque temps, je chercherai une position, quelque peu rétribuée qu'elle soit, pour ne pas être, vis-à-vis de moi et des autres « celui qui ne fait « rien. »

Il s'était rendu compte aussi que son éducation, toute sentimentale, manquait de bases, « en voyant, même de loin, cette instruction « à chaux et à sable » de l'Allemagne, je vois que la mienne est pleine de trous ».

Aussi, en rentrant en France, au commencement d'août, se lança-t-il dans « les ouvrages sérieux ». « Je lis l'*Histoire* de La Gorce, écrit-il, et, vraiment, je suis étonné d'y trouver tant d'intérêt... ; d'ailleurs, il faut absolument que je refasse mon éducation. »

Il était revenu par l'Italie et avait subi un enchantement encore plus fort.

« Il faut aller en Italie en été, et seulement en été, pour la connaître, l'impétueuse. »

Dans son enthousiasme, il avait commencé d'apprendre l'italien. C'était une raison pour revenir faire un long séjour dans l'Italie divine : déjà, il commençait à chercher des motifs de travaux pour autoriser ses rêves, et puis, enthousiasmé par une traduction du Dante, il aurait

voulu connaître assez la langue pour augmenter son émerveillement, et, « qui sait, je pourrai en faire une traduction ».

Il comptait partir en février.

« C'est décidé, écrivait-il, je traduirai le Dante, qui m'étonne, m'intrigue et me bouleverse..., et en français je m'occuperai de Villon..., dont le seul souvenir fait couler en moi comme un flot de poésie. »

Il voulait...

Ce furent ses derniers grands projets ; la lettre qui me les annonça date du 24 décembre au matin...

UN AMI.



Cette édition a été réalisée par
PRÉSENCE DE LA VARENDE
Maître d'œuvre : René Jeanne.
Composition au plomb sur Linotype
de Lino-Paris-Nord à Paris.
Impression typographique sur les presses
de l'imprimerie Pierre Gaudin, à Paris,
avec l'aide de Guy Sepret.

Achevé d'imprimer le 17 juin 2000
veille de la fête de la Sainte-Trinité.